

Brèves littéraires

Brèves

Miserere

Margot Saint-Arnaud

Numéro 58, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5938ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Arnaud, M. (2001). Miserere. *Brèves littéraires*, (58), 88–92.

MARGOT SAINT-ARNAUD

Miserere

Mireille marche sans savoir où elle va, complètement désorientée et incapable de rassembler ses idées. Avec l'air effaré d'un revenant, elle vient de sortir d'une bouche de métro quelques minutes seulement après y être entrée. Elle ne sait pas du tout où aller... Où elle s'en allait... Où elle devrait aller... Tout s'embrouille dans sa tête. On dirait que le ciel tournoie au-dessus d'elle, mais la rue est là qui l'attend fermement, qui l'attire implacablement dans sa froideur. Elle ne se rappelle même plus pourquoi elle est sortie subitement de chez elle. Pourquoi elle s'est dirigée en toute hâte vers la station de métro, poussée par un vent de panique, laissant tout derrière elle dans l'intention de ne plus revenir. Et lorsque le bruit infernal des wagons qui approchent a commencé à la secouer de sa torpeur, pourquoi elle s'est précipitée dehors, dans les rues grouillantes de chômeurs et d'étudiants en vacances à cette époque de l'année.

Mireille n'ose plus réfléchir aux événements qui l'ont amenée à faire le vide autour d'elle, à s'éloigner de ses amis et à éviter de plus en plus souvent de répondre au téléphone. Quant à sa famille, il n'y a plus de liens réels de ce côté depuis qu'elle a été terrassée par la maladie. Elle avait alors perdu ses illusions sur la solidarité familiale puisque ses plus proches parents, incapables de faire face à cette situation

déplorable, s'étaient détournés d'elle. Ils l'avaient abandonnée à son sort lorsqu'elle avait désespérément besoin d'aide et de réconfort. Mais elle préfère oublier tout cela... Ce n'est certes pas le moment de revivre cette douleur lancinante dont elle a souffert pendant de nombreuses années avant de s'y habituer. Être laissée pour compte par sa propre famille, elle ne s'y attendait pas. Par les médecins, oui. Par certains amis qu'elle connaissait mal, peut-être. Mais par ses frères et sœurs, jamais elle n'aurait pensé... Et il n'y avait personne d'autre dans sa vie.

Mais je ne veux pas y penser en ce moment, se disait-elle. Il faut que je continue de marcher, d'errer dans les rues sans m'arrêter.

De toute façon, elle ne pourra plus rentrer chez elle à la fin du mois. Elle n'a pu renouveler son bail ni dénicher un autre logement minable où déménager les vieux meubles et effets personnels qui ont subsisté aux mauvais coups du sort. Et elle n'a plus la force de recommencer à zéro. Plus du tout. Elle est descendue « en bas de zéro », comme elle dit à son entourage depuis quelque temps. Et il n'y a plus rien dans cet abîme. Impossible d'en remonter, même si on a l'habitude de sombrer bien bas, une habitude qui s'installe toute seule avec la complicité des indifférents et des sans-cœur les plus près de nous. Je vais continuer de marcher sans me retourner, pense-t-elle. Il n'y a vraiment rien d'autre à faire.

Toutes les rues semblent sans issue, mais Mireille s'y sent attirée comme par un aimant implacable qui ne lui laissera jamais de répit. Elle le ressent jusque

dans ses tripes. Les rues vont se refermer sur elle et finiront bien par l'engloutir. Il n'y a pas moyen de s'évader. Car la chaussée est devenue le triste point de repère qui l'empêche de perdre le fil conducteur de ses déboires. L'asphalte luisant et sombre à la fois reflète les hauts et les bas de sa situation désespérante, et maintenant le ciel se couvre et la menace à son tour.

Une autre averse froide ne ferait qu'ajouter à son profond malaise, car la pluie de malheurs qui s'est abattue sur elle au cours des dernières années ne l'a pas rendue imperméable à la souffrance morale, contrairement à ses attentes. Jusqu'ici, elle avait réussi à tolérer tant bien que mal la douleur physique causée par son impitoyable maladie et la tristesse chronique engendrée par une suite ininterrompue de rejets, de frustrations, de malchances et d'injustices. « La vie peut quand même être passablement belle, croyait-elle autrefois, si on s'habitue à nos petites misères. » Encore une illusion qui s'est évaporée...

Le cœur lourd, elle continue de marcher en regardant droit devant elle, sans savoir où et quand elle pourra s'arrêter. En réalité, elle n'espère même plus que quelqu'un ou quelque chose vienne lui barrer la route et l'obliger à faire demi-tour, à s'en retourner dans son taudis. Elle n'espère tout simplement plus rien. D'errer dans les rues, c'est sa façon à elle de s'accorder un peu de répit tout en demeurant dans son marasme habituel, auquel elle ne pourra plus échapper. Un changement d'air dans la même prison psychique. Un petit tour de manège dans le cirque ridicule de ses rêves impossibles.

Puis Mireille se met à ralentir. Elle ne veut pas se rendre à l'évidence, mais son errance la ramène toujours dans les mêmes rues crasseuses, où les passants sont, comme d'habitude, indifférents à sa peine étouffante. Impossible de sortir de ce tourbillon d'angoisse qui l'a assaillie dès son réveil, ce matin. Son compagnon des derniers jours, qui sans le savoir était son unique source de réconfort, son oasis de paix dans un désert de solitude, n'était plus là, à ses côtés. Mais c'était à prévoir : une relation difficile qui n'avait jamais vraiment pris racine dans le sol aride de cette vie tourmentée. Pendant un certain temps, elle avait quand même cru que cela pouvait durer...

Et son chat n'était pas rentré depuis plusieurs jours. C'en était trop ! Car cette petite bête douce et veloutée avait toujours été son amie la plus fidèle, une confidente involontaire qui lui apportait parfois un semblant de chaleur... humaine !

Les larmes lui montent aux yeux et elle sent qu'elle va bientôt éclater. Maintenant, elle voit très mal les maisons alignées le long du trottoir. Mais il n'est pas question d'étaler en public le mélodrame qui se joue dans sa tête. Il faut faire quelque chose ! Et tout de suite ! Alors, elle tente de traverser la rue tant bien que mal, mais doit s'arrêter au milieu de l'intersection, car les klaxons des automobilistes la ramènent brutalement à la dure réalité.

Il est cependant trop tard. Mireille s'effondre sur le macadam, happée par une voiture qu'elle ne pouvait apercevoir, tant son désarroi l'envahissait. Elle gît sur la chaussée mouillée, une forte pluie subite se

mêlant aux larmes qui maintenant ruissellent sur son visage. Encore une fois, une intense douleur physique et un puissant désespoir se trouvent inextricablement confondus en elle.

Mais avant de rendre l'âme, Mireille se souvient en un éclair de son arrivée dans la station de métro, des interminables minutes d'attente sur le quai d'embarquement, du vacarme incessant des wagons qui accentuait le grouillement frénétique des passagers. Elle se rend maintenant compte qu'elle avait manqué de courage à la dernière seconde, s'était vite enfuie à l'extérieur et avait raté son suicide pour la troisième fois. Ironie du sort !